



# ILONA ANDREWS

De feu et de braises

Dynasties



POUR Elle

CRÉPUSCULE



De feu et de braises

*Du même auteur  
aux Éditions J'ai lu*

**DYNASTIES**

1 – Entre les flammes  
*N° 11755*

2 – L'étincelle sous la glace  
*N° 11792*

ILONA  
ANDREWS

DYNASTIES – 3

De feu et de braises

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Guillaume Le Pennec*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première  
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,  
retrouvez-nous ici :

**[www.jailupourelle.com](http://www.jailupourelle.com)**

Abonnez-vous à notre newsletter  
et rejoignez-nous sur Facebook !

*Titre original*  
WILDFIRE

*Éditeur original*

Avon Books, a trademark of HarperCollins Publishers, New York

© Ilona Gordon and Andrew Gordon, 2017

*Pour la traduction française*  
© Éditions J'ai lu, 2017

*Pour Anastasia et Helen.  
Nous espérons que celui-ci vous plaira.*



## Remerciements

Nous aimerions remercier notre éditrice, Erika Tsang, pour ses conseils et sa patience. Nos remerciements vont aussi à Nancy Yost et à l'équipe de NYLA pour avoir toléré nos exigences démesurées, aux formidables employés d'Avon Books pour nous avoir aidés à faire du manuscrit un vrai livre ; à Pam Jaffee pour sa promotion infatigable de la série ; à Stephanie Stogiera qui a remarqué nos erreurs ; aux lecteurs des premières versions pour avoir rendu le roman encore meilleur et enfin à vous, chers lecteurs, pour avoir donné sa chance à *Dynasties*.



# 1

Quand la vie vous balance un direct à l'estomac, c'est toujours un coup en traître. On ne le voit jamais arriver. L'instant d'avant vous vaquiez tranquillement à vos occupations, occupée à ressasser vos petits soucis et à cogiter sur l'avenir, et puis d'un coup vous voilà roulée en boule, les bras plaqués contre le ventre pour tenter de résister à la douleur, vacillante et affolée, l'esprit assailli par un magma de pensées terrifiées.

Une couronne de Noël était accrochée à notre porte. Je me figeai, la main à quelques centimètres de la serrure. Mais oui. C'était le jour de Noël.

Le matin même, j'étais dans un chalet de montagne en compagnie de l'homme le plus dangereux de Houston. Puis l'expert ès-surveillance de Rogan lui avait envoyé un texto. Et je me retrouvais à présent, six heures plus tard, les cheveux en bataille et les vêtements froissés par le port d'un épais manteau, devant l'entrepôt qui faisait aussi office de domicile pour ma famille.

J'allais devoir entrer pour leur annoncer la mauvaise nouvelle et personne n'aimerait ce qui se passerait ensuite. Avec tout ce qui venait de nous arriver, nous étions tombés d'accord pour faire l'impasse sur les échanges de présents cette

année. Non seulement j'avais raté le réveillon de Noël, mais j'étais sur le point de leur refiler un cadeau franchement empoisonné.

Le principal était de ne pas paniquer. Si je paniquais, mes sœurs et mes cousins feraient de même. Et ma mère me sortirait ses meilleurs arguments pour me convaincre d'oublier la seule solution logique à cette nouvelle crise. J'étais parvenue à garder la maîtrise de mes émotions pendant tout le trajet entre le chalet et l'aéroport, durant le voyage en jet privé puis le vol en hélicoptère jusqu'à la zone d'atterrissage située à quatre rues de là. Mais mon stress et mes peurs menaçaient de faire exploser la cocotte-minute.

Je pris une profonde inspiration. Autour de moi du personnel allait et venait dans les rues, pas aussi nombreux que durant la période où j'avais aidé Cornelius Harrison – un mage animalier désormais employé par l'agence d'investigation Baylor – à découvrir qui avait assassiné sa femme Nari, mais il y avait néanmoins du monde. Rogan ne plaisantait pas en matière de sécurité. Il m'aimait et, parce qu'il estimait que ma maison n'était pas parfaitement protégée contre une éventuelle attaque, il avait acheté les trois kilomètres carrés de terrain industriel autour de notre entrepôt pour en faire sa base militaire personnelle.

Tous les passants étaient habillés en civil mais ils ne trompaient personne. Les employés de Rogan avaient tous fait partie des forces armées à un moment de leur vie et ils n'étaient pas du genre à flâner au hasard. Ils allaient d'un point A à un point B avec un objectif précis en tête. Ils portaient des vêtements propres, des cheveux courts et appelaient Rogan « major ». Quand nous faisons l'amour, je l'appelais Connor.

Un bruit sec se fit entendre dans la rue. Le souvenir du moment où j'avais brisé la nuque de David Howling me revint à l'esprit. J'entendis de nouveau le crissement de ses os lorsque je lui avais tordu le cou sur le côté. Je le revis s'effondrer quand je l'avais lâché et une vague de panique me submergea. Je la laissai passer et attendis qu'elle s'apaise. La poursuite de l'assassin de Nari nous avait exposés à beaucoup de brutalité et de laideur, au terme de quoi j'avais vu Olivia Charles – la femme qui l'avait tuée – dévorée vivante par une horde de rats tandis que Cornelius chantait en pleurant son épouse décédée. Une séquence que je revoyais presque chaque nuit en rêve.

Je n'avais pas envie de replonger si vite dans ce monde de violence. J'aurais voulu... J'aurais voulu avoir encore un peu de temps devant moi.

Je tournai la tête en direction du bruit. Un ancien militaire s'approchait de moi. Il avait la quarantaine, avec un visage balafgré, et tenait un énorme ours kodiak au bout d'une laisse toute fine. L'ours arborait un harnais sur lequel était inscrit « Sergent Nounours ».

L'ex-soldat étira son bras gauche puis le tordit comme s'il tentait de réaligner les os. Il y eut un nouveau craquement sec, qui déclencha chez moi une nouvelle décharge d'adrénaline. Une vieille blessure qui le gênait, sans doute.

L'ours s'arrêta pour me regarder.

— Sois poli, lui dit le soldat. Ne vous inquiétez pas, il veut seulement vous dire bonjour.

— Pas de souci, dis-je.

Je m'approchai de l'ours. L'énorme animal se pencha vers moi et renifla mes cheveux.

— Je peux le caresser ?

Le soldat se tourna vers le sergent Nounours. L'ours émit un petit grognement grave.

— Il dit que oui.

Je tendis la main et caressai précautionneusement les poils épais de son encolure.

— Que lui est-il arrivé ? demandai-je.

— Quelqu'un s'est dit un jour que ce serait une bonne idée de créer des ours magiques intelligents pour les envoyer au combat, répondit l'ancien militaire. Le problème, c'est qu'une fois qu'on rend un être intelligent, sa conscience s'affine et il se rend compte qu'on tente de l'exploiter. Le sergent Nounours est un pacifiste. La laisse n'est qu'un accessoire pour éviter que les gens s'affolent. Le major l'a acheté il y a deux ans. Il est convaincu qu'on ne devrait pas contraindre ceux qui s'opposent moralement à la guerre à y prendre part, qu'ils s'agissent d'humains ou de plantigrades.

— Pourtant tu es toujours là, dis-je à l'ours.

Il émit une sorte de reniflement puis me dévisagea de ses yeux couleur chocolat.

— Nous lui avons proposé un joli coin de propriété privée en Alaska, raconta l'ex-soldat. Mais ça ne lui plaît pas. Il dit qu'il s'ennuie. La plupart du temps, il traîne avec nous, mange des céréales pas franchement bonnes pour lui et regarde les dessins animés du samedi. Et des films. Il adore *Le Livre de la jungle*.

J'attendis la vibration familière qui m'annoncerait qu'il se payait ma tête mais rien ne vint.

Le sergent Nounours se redressa sur ses pattes arrière, assez haut pour me cacher le soleil, et posa ses pattes poilues sur mes épaules. Mon visage se retrouva enfoui dans sa fourrure. Je lui rendis son étreinte. Nous restâmes ainsi un moment puis le kodiak se laissa retomber à quatre pattes et reprit sa promenade, la laisse traînant au sol.

J'échangeai un regard avec l'ancien militaire.

— Il a dû sentir que vous aviez besoin d'un câlin, dit-il. Il passe l'essentiel de son temps au QG, donc n'hésitez pas à venir lui rendre visite.

— Je n'y manquerai pas, répondis-je.

Il opina du chef avant d'emboîter le pas à l'ours.

Je composai mon code pour déverrouiller la porte. Je venais de recevoir l'étreinte d'un ours géant, super intelligent et pacifiste. Tout était possible. Je pouvais y arriver. Je pouvais tout faire. Je n'avais qu'à entrer et réclamer une assemblée familiale. Il était presque l'heure du dîner de toute façon. Un dimanche, tout le monde serait à la maison.

J'ouvris la porte et m'avançai dans l'espace professionnel réservé aux bureaux de l'agence d'investigation Baylor. Un couloir avec trois bureaux sur la gauche et une salle de repos et une autre de réunion sur la droite. Je faillis bien céder à la tentation d'aller me cacher dans mon bureau mais je me résignai à remonter le couloir pour ouvrir la porte qui donnait sur les deux cent quatre-vingts mètres carrés de notre lieu de vie. Après avoir vendu notre maison pour tenter de lever les fonds nécessaires au paiement des factures médicales de mon père, nous avons emménagé dans l'entrepôt pour limiter les coûts. Le rez-de-chaussée avait été divisé en trois sections distinctes : le bureau, l'espace de vie et, au-delà, derrière un très haut mur, le garage de ma grand-mère Frida. Elle y élaborait toutes sortes de véhicules blindés et d'artillerie mobile destinés à l'élite magique de Houston.

Je me déchaussai et traversai le labyrinthe des différentes pièces. Des guirlandes étaient accrochées aux murs. Mes sœurs avaient passé du temps à tout décorer.

Des bribes de voix me parvinrent depuis la cuisine. Ma mère... et ma grand-mère. Très bien. Cela me ferait gagner du temps.

Je passai devant le grand sapin de Noël installé dans la salle de repos, franchis le seuil de la cuisine... et m'immobilisai.

Ma mère et ma grand-mère étaient assises à notre table. Une jeune femme était installée à côté de ma grand-mère. Elle était svelte et belle, avec un visage en forme de cœur encadré par de superbes boucles de cheveux roux et des yeux si gris qu'ils en paraissaient argentés.

Un frisson glacé me traversa l'échine.

Rynda Charles. L'ex-fiancée de Rogan. La fille d'Olivia.

Elle avait les yeux rougis et le teint pâle au point que ses lèvres semblaient presque blanches.

— Vous vous souvenez de moi ? demanda-t-elle d'une voix cassée. Vous avez tué ma mère.

Ma bouche articula d'elle-même une réponse :

— Que faites-vous ici ?

Rynda essuya les larmes aux coins de ses yeux et leva vers moi un visage désespéré.

— J'ai besoin de votre aide.

J'ouvris de nouveau la bouche. Rien n'en sortit.

Ma mère me fit les gros yeux et désigna la table d'un geste du menton. Je posai mon sac à terre et m'assis.

— Buvez votre thé, dit grand-mère Frida en poussant une tasse fumante vers Rynda.

Rynda s'en saisit et but une longue gorgée mais son regard demeurait braqué sur moi. Le désespoir dans ses yeux se changea en une quasi-panique. Ah oui...

Je fermai les yeux, m'efforçai d'inspirer depuis le ventre jusqu'au fond de mes poumons puis retins l'air quelques instants avant de le laisser lentement ressortir.

*Un... Deux... Du calme... Du calme...*

— Nevada ? s'inquiéta grand-mère Frida.

— C'est une empathie de rang Majeur, dis-je. Je suis perturbée et ça l'affecte.

Rynda laissa échapper un bref éclat de rire et j'entendis les échos de la voix d'Olivia Charles dans la sienne.

— Vous ne manquez pas de culot.

*Cinq... Six... Inspirer, expirer... Dix.*

Ça irait.

J'ouvris les yeux et regardai Rynda. Je devais maintenir ma voix et mes émotions sous contrôle.

— Votre mère a tué un commando entier des soldats de Rogan et quatre avocats, y compris deux jeunes femmes de votre âge. Un massacre totalement injustifié. À cause d'elle, leurs maris sont désormais veufs et leurs enfants privés de leur mère.

— Une personne n'a jamais qu'une seule facette, répondit Rynda en reposant sa tasse. C'était peut-être un monstre à vos yeux mais elle n'en était pas moins ma mère. Et une grand-mère merveilleuse pour ses petits-enfants. Elle les aimait tant... Ma belle-mère se fiche d'eux. Ils n'ont plus de grands-parents à présent.

— Je suis navrée que vous ayez à vivre une telle perte. Je regrette que les choses se soient passées ainsi. Mais il s'agissait d'une mort justifiée.

Bon sang, voilà que je parlais comme ma mère.

Rynda serra les mains pour ne former qu'un seul poing.

— Je ne sais même pas comment elle est morte, dit-elle. Ils m'ont simplement remis ses ossements. Comment ma mère est-elle morte, Nevada ?

Je pris de nouveau une profonde inspiration.

— Son décès n'a été ni doux ni rapide.

— Je mérite de savoir, répliqua-t-elle sur un ton plus inflexible. Dites-le-moi.

— Non. Vous avez dit avoir besoin de mon aide. Il a dû se passer quelque chose de très grave. Parlons plutôt de ça.

Elle reprit la tasse et la porta à ses lèvres d'une main légèrement tremblante.

— Mon mari a disparu, dit-elle après une seconde gorgée.

*D'accord. Disparition du conjoint. Terrain familial.*

— À quand remonte la dernière fois que vous avez vu...

Comment s'appelait-il ? Rogan avait un jour prononcé son nom...

— ... Brian ? terminai-je.

— Ça fait trois jours. Il est parti travailler jeudi et n'est pas revenu. Il ne répond pas au téléphone. Brian aime suivre une certaine routine. Il est toujours rentré pour le dîner. Et c'est Noël. Il n'aurait jamais raté ça, répondit-elle d'une voix empreinte d'un début d'hystérie. Je sais ce que vous allez demander : a-t-il une maîtresse, étions-nous heureux en mariage, est-ce qu'il lui arrive de disparaître pour aller se soûler quelque part ? Mais non, rien de tout ça. Il s'occupe de moi et des enfants. Et il rentre à la maison !

Elle avait déjà dû parler à la police de Houston.

— Avez-vous effectué un signalement de disparition officiel ?

— Oui. Ils vont se mettre à sa recherche.

Son ton se fit amer. Elle était de plus en plus agitée.

— C'est un Majeur. Il s'agit d'un problème de maison. Sauf que la maison Sherwood est convaincue que Brian va bien et qu'il s'offre simplement une pause. Personne ne le cherche à part moi. Personne ne répond à mes appels téléphoniques. Même Rogan refuse de me recevoir.

Ça ne collait pas. Rogan ne lui aurait jamais fermé la porte, même si j'avais fait un esclandre. Je les avais vus discuter auparavant. Il l'appréciait et elle comptait à ses yeux.

— Qu'a dit Rogan exactement ?

— Je suis allée le voir vendredi. Son équipe m'a dit qu'il était en déplacement. Même chose le samedi. J'ai demandé à l'attendre mais on m'a répondu que ce serait une perte de temps. Qu'ils ne savaient pas quand il serait de retour. Je suis peut-être naïve mais je ne suis pas une idiote. Je sais ce que ça signifie. Il y a encore deux semaines j'avais des amis. Et tous ceux de ma mère, des gens puissants, respectés et toujours très prompts à faire une faveur à Olivia Charles. Il y a deux semaines, un coup de fil aurait suffi pour que la moitié de la ville se mette à la recherche de Brian. Ils auraient mis la pression sur la police, sur le maire, sur les Texas Rangers. Mais désormais ils sont tous en déplacement. Trop occupés pour me recevoir. Il y a un mur invisible autour de moi. Peu importe les cris que je pousse, personne ne m'entend. Les gens se contentent de hocher la tête en me débitant des platitudes.

— Rogan n'a pas cherché à vous décourager, dis-je. Il était effectivement en voyage dans un autre État. Avec moi.

Elle se figea.

— Vous êtes ensemble.

Inutile de mentir.

— Oui.

— Ce qui est arrivé à ma mère... Ce n'était pas un simple boulot pour vous.

— Non. Elle a tué la femme d'un homme que je considère comme un ami. Il travaille désormais avec nous.

Rynda se couvrit la bouche de la main.

Le silence retomba dans la pièce, lourd de tension.

— Je n'aurais pas dû venir, dit Rynda. Je vais récupérer mes enfants et vous laisser.

— Très bien, commenta ma grand-mère.

— Non, dit ma mère.

Je connaissais cette voix. C'était la voix du sergent Maman. Rynda aussi connaissait cette voix car elle se redressa sur son siège. Olivia Charles n'était jamais passée par l'armée mais trois minutes de conversation avec elle m'avaient suffi pour savoir qu'elle régnait d'une main de fer sur son foyer et ne devait guère tolérer les écarts.

— Vous êtes ici pour une bonne raison, dit ma mère. Vous êtes venue demander notre aide parce que vous n'avez personne auprès de qui vous tourner et que vous avez peur pour votre mari et vos enfants. Vous êtes au bon endroit. Nevada est très douée pour retrouver les disparus. Elle va soit vous aider soit vous recommander quelqu'un qui le fera.

Grand-mère se tourna vers elle en la regardant comme si un ananas lui avait poussé au sommet du crâne.

— C'est exact, dis-je.

Je n'avais certes pas tué la mère de Rynda de mes mains mais j'avais contribué à sa mort. Et Rynda était devenue une paria, seule et terrifiée. Elle avait perdu sa mère, son mari et tous ceux qu'elle croyait

être ses amis. Je me devais de l'aider. Au moins en l'orientant dans la bonne direction.

— Je peux vous parler toutes les deux une minute ? gronda grand-mère Frida.

— Un instant, dis-je à Rynda en me levant.

Ma grand-mère m'agrippa le bras d'une main et saisit le poignet de ma mère de l'autre pour nous tirer jusqu'à l'autre extrémité du couloir, aussi loin que possible de la cuisine.

— Ses enfants ? demandai-je avec un coup d'œil à ma mère.

— Tes sœurs les surveillent. Un garçon et une fille.

— Vous avez perdu la tête ou quoi ? siffla ma grand-mère.

— Elle ne ment pas, dis-je. Son mari a réellement disparu.

— De sa part, ça ne m'étonne même plus ! lança ma grand-mère en me désignant d'un geste du pouce tout en fusillant ma mère du regard. Mais tu devrais faire preuve d'un peu plus de jugeote, Penelope !

— Cette femme est au bout du rouleau, répondit ma mère. Tu imagines ce que ça lui a coûté de venir jusqu'ici ? C'est pour ça que nous sommes là. Nous aidons les gens dans sa situation.

— Exactement ! s'agaça ma grand-mère. Elle est à bout. Elle est belle, riche, vulnérable et désespérément en quête de quelqu'un pour la sauver. Et c'est l'ex-fiancée de Rogan. Si Nevada accepte l'affaire, Rogan et Rynda vont forcément passer du temps ensemble !

Je la dévisageai sans comprendre.

— C'est un véritable appeau à mâles, expliqua grand-mère Frida, poings serrés. Ils craquent complètement pour le coup de la demoiselle en détresse. Son mari a disparu depuis trois jours. S'il ne s'est pas tiré, il est sans doute mort. Elle

aura besoin qu'on la console. Elle va se chercher une épaule sur laquelle pleurer, une épaule forte et solide. Il faut que je te fasse un dessin ? Tu es sur le point de lui servir ton petit ami sur un plateau d'argent !

Rynda était très belle et très vulnérable. J'avais envie de l'aider. Je savais qu'il en serait de même pour Rogan.

Grand-mère Frida secoua la tête.

— Tu m'as dit qu'ils se sont fréquentés pendant des années depuis qu'ils étaient enfants. Ce genre de choses ne disparaît pas comme ça. Les employés de Rogan aussi le savaient, raison pour laquelle ils ne lui ont donné aucune information. Tu joues avec le feu, Nevada ! Envoie-la ailleurs. Que quelqu'un d'autre s'occupe d'elle. C'est une riche Majeure. Ses problèmes ne te concernent pas, alors inutile de t'embarrasser avec elle.

Je me tournai vers ma mère.

— Troisième règle, dit-elle simplement.

Quand mes parents avaient lancé l'agence, ils n'avaient que trois règles : la première, payé c'est payé, une fois embauchés, nous ne changions pas de camp ; la seconde, nous faisons le maximum pour ne pas enfreindre la loi ; et la troisième, nous devons être capables de nous regarder dans la glace à la fin de chaque journée. Je pouvais vivre en sachant que j'avais été impliquée dans le meurtre d'Olivia. J'en faisais des cauchemars mais cette mort était justifiée. Jeter Rynda dehors alors qu'elle attendait dans notre cuisine en espérant notre aide était au-dessus de mes forces. Où irait-elle ?

— Si les larmes de Rynda poussent Rogan à rompre avec moi, alors c'est que notre relation n'aurait pas duré de toute façon, dis-je.

La plus grande part de mon être croyait à ces paroles, à l'exception d'une petite part mesquine de mon cerveau. C'était acceptable. J'étais un être humain, après tout, j'avais bien le droit de nourrir quelques doutes. Mais pas question de laisser ceux-ci dicter ma conduite.

— Merci, grand-mère, mais je gère, ajoutai-je.

Elle leva les mains pour signifier son agacement.

— Ne viens pas pleurer dans mes jupes quand tu auras le cœur brisé, dit-elle.

— Tu sais bien que je le ferai quand même, répondis-je en la serrant contre moi.

— Ah... !

Elle fit semblant de chercher à me repousser puis me rendit mon étreinte.

J'ouvris la porte de mon bureau et descendis le couloir en direction de mon bureau pour récupérer l'ordinateur portable qui s'y trouvait.

— C'est James, commenta grand-mère Frida d'une voix triste dans mon dos. Il a fichu en l'air le sens commun de mes petits-enfants avec son altruisme.

Ma mère ne répondit pas. Mon père était mort depuis sept ans mais entendre son nom lui faisait toujours mal. Et à moi aussi.

Je pris l'ordinateur, un carnet de notes et un dossier destiné aux nouveaux clients, au cas où, puis retournai dans la cuisine et m'assis à la table. J'ouvris mon portable. Je n'eus à presser que quelques touches pour constater que Bern était à la maison et connecté.

Je lui adressai un bref e-mail.

Merci de m'envoyer les infos de base sur Brian Sherwood dès que possible.

J'écartai le portable au profit du carnet et d'un stylo. Les gens étaient beaucoup moins gênés par

des notes manuscrites que par l'usage d'un ordinateur ou d'un enregistrement audio et j'avais besoin que Rynda se détende. Elle était déjà très crispée.

— Commençons par le début, dis-je.

— Vous ne m'aimez pas beaucoup, dit Rynda. Je l'ai senti lors de notre première rencontre dans la salle de bal. Vous étiez jalouse de moi.

— C'est vrai.

*Voilà ce qui arrive quand on accepte une empathie comme cliente.*

— Et quand vous êtes entrée et m'avez vue, vous avez ressenti de la pitié et de la peur.

— Oui.

— Mais vous voulez quand même m'aider. Pourquoi ? Ce n'est pas de la culpabilité. La culpabilité ressemble à un plongeon dans un puits obscur. Je l'aurais perçu.

— À vous de me le dire.

Elle étrécit les yeux. Je la sentis m'effleurer de sa magie, un contact léger comme une plume.

— De la compassion, dit-elle à mi-voix. Et le sens du devoir. Pourquoi ressentiriez-vous un quelconque devoir envers moi ?

— Vous avez déjà exercé un métier ?

Elle fronça les sourcils.

— Non. Nous n'avons aucun besoin d'un revenu supplémentaire.

*Ce doit être bien agréable.*

— Vous avez des hobbies ? Des passions ?

— Je... fais des sculptures.

— Vous les vendez ?

— Non. Elles n'ont rien de spectaculaire. Je n'ai jamais exposé.

— Alors pourquoi continuez-vous à sculpter ?

Elle cligna les yeux, surprise.

— Ça me rend heureuse, dit-elle.

— Mon métier de détective privé me rend heureuse. Je ne le fais pas que pour l'argent. Je le fais aussi parce que cela me permet occasionnellement d'aider des gens. Et à cet instant précis, vous avez besoin d'aide.

L'ordinateur émit un carillon. Un nouvel e-mail de Bern venait d'arriver dans ma boîte de réception.

Brian Sherwood, 32 ans, deuxième fils de la maison Sherwood. Majeur, herbamagos. Entreprise principale : Sherwood BioCore. Fortune personnelle estimée : 30 millions. Épouse : Rynda (Charles), 29 ans. Enfants : Jessica, 6 ans, et Kyle, 4 ans. Un frère, Edward Sherwood, 38 ans, et une sœur, Angela Sherwood, 23 ans.

Brian Sherwood était un mage des plantes et Rynda une empathie avec des capacités télékinésiques secondaires. Ça ne collait pas. Les Majeurs épousaient généralement quelqu'un de la même branche de magie. Comme Rogan me l'avait autrefois expliqué avec éloquence lors d'un discours presque sacrificiel, la préservation et l'augmentation des pouvoirs magiques au sein de la famille constituaient le moteur de la plupart de leurs décisions concernant le mariage.

Je reportai mon attention sur Rynda.

— Je ne sais pas encore si je suis le meilleur choix pour vous. Vous pourriez potentiellement être mieux servie par une autre agence. Mais avant d'aborder cette question, décrivez-moi votre journée de jeudi. Vous avez ouvert les yeux. Et ensuite, que s'est-il passé ?

Elle prit un air concentré.

— Je me suis levée. Brian était déjà réveillé. Il avait pris sa douche. J'ai préparé le petit déjeuner puis les déjeuners à emporter pour les enfants et lui.

— Vous leur préparez à déjeuner tous les jours ?

— Oui. Ça me plaît de faire ça.

Brian Sherwood, multimillionnaire, emportait son déjeuner dans un petit sac préparé quotidiennement par sa femme. Le mangeait-il ou le balançait-il à la poubelle ? Telle était la question.

— Brian m'a embrassée et m'a dit qu'il rentrerait à l'heure habituelle.

— C'est-à-dire ?

— 18 heures. Je lui ai dit que nous aurions du steak attendri pour le dîner. Il m'a demandé si les frites aussi seraient tendres...

Elle ravala un sanglot.

— Qui a emmené Jessica à l'école ?

Elle releva vers moi un regard surpris.

— Comment connaissez-vous son nom ?

— Mon cousin a rassemblé les informations publiques vous concernant.

Je fis pivoter le portable pour qu'elle puisse voir l'écran.

Elle cligna les yeux, prise de court.

— Toute ma vie résumée en un paragraphe.

— Poursuivez, dis-je. Comment Jessica est-elle allée à l'école ?

— Brian l'a déposée sur place. Je suis sortie me promener avec Kyle.

Mensonge.

— J'ai appelé Brian à l'heure du déjeuner. Il a décroché.

Vrai.

— De quoi avez-vous parlé ?

— De rien d'important.

Mensonge.

— Je ne suis pas votre ennemie, Rynda. Il serait préférable que vous soyez honnête avec moi.

Reprenons. Où Kyle et vous êtes-vous allés et quel était l'objet de ce coup de fil ?

Elle pinça les lèvres et son expression se durcit.

— Tout ce que vous pourrez dire à présent est confidentiel, précisai-je. Ce n'est pas protégé par la loi à la manière d'une conversation avec votre avocat, ce qui veut dire que je devrais en témoigner devant un tribunal le cas échéant. Mais en dehors de cela, rien ne sortira d'ici.

Elle se couvrit le visage de ses mains et parut réfléchir un bon moment avant de soupirer.

— La magie de Kyle ne s'est pas manifestée. J'ai manifesté mes pouvoirs à deux ans, Brian à quatre mois, Jessica à treize mois. Kyle a presque cinq ans. C'est un retard très net. Nous l'emmenons chez un spécialiste. J'appelle toujours Brian après chaque session parce qu'il veut savoir comment Kyle s'en est sorti.

Pour un Majeur, un enfant dénué de magie serait une catastrophe. La voix de Rogan retentit sous mon crâne.

« Tu t'imagines que ça n'aura pas d'importance pour toi mais ça en aura. Pense à tes enfants, il faudra que tu leur expliques que leurs talents ne sont pas à la hauteur parce que tu as échoué à obtenir le bon partenaire génétique. »

— Votre niveau d'anxiété s'est brusquement élevé. Pourquoi ? J'ai dit quelque chose ? Ce spécialiste, c'est important ?

— Je ne sais pas encore, dis-je.

Elle allait faire une cliente difficile, capable de capter les moindres de mes changements émotionnels.

— Les pouvoirs de Kyle se sont manifestés ? demandai-je.

— Non.

— Que s'est-il passé ensuite ?

Elle soupira et reprit le récit de sa journée. Elle était allée chercher Jessica, avait fait manger ses enfants, puis ils avaient lu des livres et regardé des dessins animés tous ensemble. Elle avait ensuite préparé le dîner mais Brian n'était pas rentré. Pendant les deux heures qui s'étaient ensuivies, elle avait tenté plusieurs fois de le joindre sur son téléphone portable avant d'appeler finalement son frère. Edward Sherwood était toujours au bureau. Il s'avérait qu'il regardait par la fenêtre au moment où Brian était parti à l'heure habituelle et se souvenait de l'avoir vu monter dans sa voiture. Pour en avoir le cœur net, Edward était descendu jusqu'au bureau de Brian et avait confirmé que celui-ci était vide. Il avait également appelé la réception où le garde de faction lui avait confirmé que Brian avait quitté les lieux à 17 h 45 et n'était pas revenu.

— Quelle distance y a-t-il entre BioCore et votre domicile ?

— Dix minutes en voiture. Nous habitons Hunters Creek Village. BioCore se trouve sur Post Oak Boulevard, près du Houstonian Hotel. Ça représente un peu moins de six kilomètres sur Memorial Drive. Même quand il y a beaucoup de circulation, il ne lui faut généralement pas plus d'un quart d'heure pour rentrer.

— Edward a-t-il dit si Brian avait prévu de faire un arrêt en chemin ?

— Il n'en savait rien. Il m'a dit qu'il n'avait connaissance d'aucune réunion prévue cet après-midi-là.

— Vous a-t-il paru inquiet ?

Elle secoua la tête.

— Il était certain que Brian n'allait pas tarder. Mais j'ai su tout de suite que quelque chose clochait. Je ne saurais pas dire pourquoi, mais je le savais.

S'ensuivit tout ce que font les gens quand un proche a disparu : appels aux hôpitaux et aux commissariats locaux, parcours du trajet en sens inverse à la recherche d'une voiture tombée en panne ou accidentée, discussion avec les collègues et d'autres membres de la famille au cas où ils sauraient quelque chose et ainsi de suite.

— Il n'est pas rentré, dit-elle d'une voix qui sonnait creux. Le lendemain matin, j'ai rappelé Edward. Il m'a dit de ne pas m'en faire, que Brian était un peu tendu en ce moment mais qu'il referait vite surface. Je lui ai annoncé mon intention d'alerter la police. Il m'a dit qu'il n'en voyait pas la nécessité mais de le faire si cela me rassurait.

— Quelle impression vous a-t-il laissée ?

— Il semblait s'inquiéter pour moi.

*Intéressant.*

— Pour vous ? Pas pour Brian ?

— Pour moi et les enfants.

— Et Brian n'a jamais rien fait de ce genre auparavant ?

Elle ne répondit pas.

— Rynda ?

— Il lui est arrivé de disparaître lorsqu'il était stressé, admit-elle à voix basse. Par le passé. Mais pas depuis trois ans et jamais aussi longtemps. Comprenez-moi bien : Brian n'est pas un lâche, il a simplement besoin de stabilité. Il aime que les choses soient apaisées.

Ce qui expliquait pourquoi son frère n'avait pas immédiatement sonné l'alarme et rameuté toute l'aide disponible.

— Pouvez-vous m'en dire plus à ce sujet ? Sur la dernière fois où il a disparu ?

— C'était après le premier anniversaire de Kyle. Edward lui a demandé si les pouvoirs de

Kyle s'étaient manifestés et Brian lui a répondu que non. Alors Joshua – le père de Brian qui est décédé un an plus tard – a lancé que Brian et moi ferions bien de nous mettre au travail pour faire un autre enfant parce que Jessica était une empathé, comme moi, et qu'un sans-pouvoir ne pouvait pas prendre la tête d'une famille.

*Belle manière de parler de son petit-fils. Crétin.*

— Merci, dit Rynda.

— De quoi ?

— Votre sentiment de dégoût. L'anxiété de Brian est montée en flèche. J'ai senti émaner de lui un intense besoin de fuite, alors je leur ai dit qu'il était tard et que les enfants étaient fatigués. La famille est partie mais Brian n'est pas venu se coucher. Il est monté dans sa voiture et a disparu. Il est rentré le lendemain soir. Sa plus longue absence sur toute la durée de notre mariage.

— Vous a-t-il raconté où il était allé ?

— Il a dit qu'il avait simplement roulé sans but. Il a fini par trouver un petit hôtel où passer la nuit. Il est rentré à la maison après avoir pris conscience qu'il n'avait nulle part où aller et que les enfants et moi lui manquions. Jamais il ne m'abandonnerait. Et la dernière fois que je l'ai vu, il était calme.

Elle disait vrai.

Je me frottai le front.

— En avez-vous parlé à la police ?

— Oui.

Et ils n'avaient vu en elle qu'une femme hystérique dont le mari prenait la poudre d'escampette quand la pression devenait trop forte.

— Vous avez accès aux comptes en banque de Brian ? m'enquis-je.

— Oui, répondit-elle, surprise.

— Pouvez-vous regarder s'il y a eu une quelconque activité ? S'est-il servi de ses cartes bancaires ces derniers jours ?

Elle saisit son sac à main et fouilla fébrilement à l'intérieur.

— Pourquoi est-ce que je n'y ai pas pensé... ?

Elle en sortit son téléphone et fit courir ses doigts sur l'écran tactile.

Un instant passa. Puis un autre.

Ses traits s'affaissèrent.

— Non. Rien.

— Rynda, avez-vous tué votre mari ?

Elle me dévisagea.

— Il me faut une réponse, dis-je.

— Non.

— Savez-vous ce qui lui est arrivé ?

— Non !

— Savez-vous où il est ?

— Non !

Trois réponses sincères.

— Je vois plusieurs possibilités, dis-je. La première, il a pu arriver à Brian quelque chose en lien avec des luttes politiques entre maisons ou un problème à son travail. La deuxième, il s'est peut-être produit durant la journée de jeudi un événement traumatisant qui l'aurait poussé à partir se terrer quelque part. Je peux me lancer à la recherche de votre mari. Ou, si vous préférez, je peux vous recommander auprès du cabinet d'investigations internationales Montgomery.

Quand mon père était tombé malade, nous avions obtenu un prêt auprès d'IIM. Son propriétaire, Augustin Montgomery, et notre famille avaient un passif compliqué mais cela ne changeait rien au fait qu'IIM constituait sa meilleure chance.

— Il s'agit d'un cabinet de tout premier ordre, très bien équipé pour gérer ce type d'affaire. Vous

avez les moyens de vous payer leurs services. Il est important que vous sachiez que Baylor est une petite entreprise qui ne dispose que d'une fraction des ressources d'un IIM.

Rynda resta assise, sans bouger.

J'entendis quelqu'un dévaler le couloir sur de petits pieds.

— Maman !

Un petit garçon entra dans la cuisine, un morceau de papier à la main. Il avait des cheveux bruns et les yeux argentés de Rynda. Elle ouvrit les bras et il lui brandit la feuille de papier sous le nez.

— J'ai dessiné un char ! Ils ont un char dans leur garage !

Fine et brune, Catalina franchit le seuil derrière lui, un petit sourire aux lèvres.

— Kyle tenait à vous montrer son dessin.

— Il fait peur, ce char, commenta Rynda.

— Viens ! Je vais te montrer d'autres trucs chouettes, proposa ma sœur.

Kyle déposa le papier devant sa mère.

— C'est un cadeau pour toi, dit-il. J'en dessinerai un pour papa !

Il repartit au pas de course. Catalina soupira puis se lança à sa poursuite.

Rynda le regarda partir avec une expression étrange sur le visage.

— J'ai déjà parlé à IIM, dit-elle.

Elle déglutit et je vis passer dans son regard l'ombre de l'esprit logique impitoyable de sa mère.

— Montgomery a refusé, ajouta-t-elle.

Augustin n'avait pas voulu s'impliquer. Intéressant. Je constituais réellement le dernier recours de Rynda.

— Très bien, dis-je. Je me chargerai de retrouver Brian.

— Je veux un contrat ! lâcha-t-elle avec empressement en se recalant sur son siège.

— D'accord.

— Je ne veux pas d'un quelconque acte de charité. Je tiens à vous payer.

— Bien sûr.

— Je veux que les choses soient clairement définies et professionnelles.

— Même chose pour moi.

— Et que notre relation soit celle d'une cliente et d'une prestataire de services.

— Absolument, dis-je.

Une porte s'ouvrit. Un orage apparut derrière moi et traversa notre maison, bouillonnant de tonnerre et de magie. Rogan.

Il s'arrêta sur le seuil, ses larges épaules occupant tout l'encadrement de la porte. Son regard bleu était sombre et sa magie enroulée autour de lui tel un familier dangereux prêt à planter ses crocs dans le premier obstacle qui se présenterait. Si nous ne nous connaissions pas, j'aurais battu en retraite et dégainé mon arme.

— Connor !

Rynda se releva d'un bond et contourna la table pour courir l'étreindre.

La jalousie me poignarda en plein cœur. Rogan était à moi !

Rogan referma gentiment les bras autour d'elle, ses yeux bleus braqués sur moi.

— Tout va bien ?

Rynda s'étrangla sur un sanglot.

— Non..., dit-elle. Brian a disparu.

Il me regardait toujours. Je hochai simplement la tête.

*Oui. Je vais bien.*

Rynda s'écarta de lui.

— Je ne savais pas où aller. Je...

— Je m'en occupe, dis-je à Rogan.

— Nevada est la meilleure dans son domaine, assura-t-il d'une voix parfaitement calme.

Je jetai un coup d'œil à l'ordinateur. 17 h 47.

— Rynda, j'ai des documents à vous faire signer. Je peux déjà mener quelques démarches préliminaires aujourd'hui mais demain j'irai frapper aux portes de BioCore. Cela me faciliterait les choses si vous pouviez les appeler à l'avance et prévenir la famille de ma venue.

— Je vous accompagnerai, dit-elle.

— Il serait préférable que j'y aille seule. Les gens pourraient me dire des choses qu'ils ne mentionneront pas en votre présence. Si je dois me rendre aux domiciles des membres de la famille Sherwood ou d'autres lieux très fermés, je vous demanderai certainement de venir avec moi.

— Que dois-je faire maintenant ? demanda-t-elle. C'était Rogan qu'elle regardait et non moi.

— Signe les papiers et rentre chez toi. Brian pourrait appeler ou revenir, répondit Rogan. Tu n'es pas seule, Rynda. Nevada t'aidera et moi aussi.

— Je te déteste d'avoir tué ma mère, lui dit-elle d'une voix tendue.

— Je sais, dit-il. Ça n'a pas pu être évité.

— Tout s'écroule, Connor. Comment les choses peuvent-elles s'effondrer de cette façon ?

— Telle est la vie au sein des maisons, répondit-il.

Les épaules de Rynda s'affaissèrent. Elle se tourna vers moi.

— Où dois-je signer ?

Je lui détaillai le contenu du contrat, les coûts et les clauses associés. Elle signa puis sortit pour récupérer ses enfants.

Rogan attendit qu'elle soit hors de vue puis se rapprocha de moi.

— Elle va avoir besoin d'une escorte jusqu'à chez elle, dis-je. Et quelqu'un pour garder un œil sur sa maison.

Impossible de savoir où nous mènerait cette enquête et des mesures de sécurité supplémentaires ne faisaient jamais de mal.

— Je m'en occupe, dit-il avant de m'embrasser.

C'était un baiser soudain et passionné, torride et enflammé. Lorsqu'il releva la tête, je vis le dragon dans son regard. Rogan se préparait à la guerre.

— Ta grand-mère est en ville, dit-il en déposant une clé USB au creux de ma paume. Tu devras te décider dès ce soir.

Puis il fit volte-face et repartit, le souvenir de son baiser toujours brûlant sur mes lèvres.

Je pris une profonde inspiration et connectai la clé USB à mon portable.

## 2

Ma famille s'était réunie autour de la table où nous prenions nos repas. Je m'assis cette fois en bout de table. Une pile de documents était disposée dans une chemise cartonnée sur ma droite. J'avais imprimé le contenu de la clé USB.

Mes deux sœurs avaient choisi les chaises les plus proches de moi. Catalina se trouvait à ma droite, Arabella à ma gauche. Catalina, qui aurait dix-huit ans dans une semaine, était brune, sérieuse et calme. Elle aimait les maths, qui lui semblaient couler de source, et était prête à tout ou presque pour ne pas être au centre de l'attention. Arabella, quinze ans tout juste, était blonde et athlétique, avec une poitrine plus marquée et des fesses plus rondes. Le mot « calme » ne faisait même pas partie de son vocabulaire. Elle s'intéressait aux disciplines médico-légales et aux sciences humaines. Sa méthode préférée pour gérer les problèmes consistait à interpellier vertement les autres sur leurs manquements. Le club de débat du lycée, qui avait commis l'erreur fatale de la snober sous prétexte qu'elle était en seconde à l'époque et que ses rangs étaient déjà complets, vivait désormais dans la terreur de ses interventions.

Bernard, le plus âgé de mes deux cousins, était assis à côté de Catalina. Il dépassait le mètre

quatre-vingts, avec des épaules qui avaient du mal à franchir les seuils étroits. Bern avait la carrure d'un homme qui gagnerait sa vie en brisant les autres. Il avait fait de la lutte au lycée et pratiquait encore le judo plusieurs fois par semaine, soi-disant pour compenser les longues heures qu'il passait à programmer sur son ordinateur. Enfant, il avait eu les cheveux très blonds et bouclés. Les boucles avaient désormais disparu et sa chevelure, coupée court et toujours un peu en bataille, s'était assombrie.

Son frère Leon était pratiquement son opposé en tout. Mince, sombre et vif, Leon passait du sarcasme à l'excitation à la déprime totale aussi vite que son corps de garçon de seize ans produisait les hormones associées. Son frère était son héros. Il se croyait également dénué de tout pouvoir magique. Je savais que ce n'était pas le cas mais faisais de mon mieux pour garder ça pour moi. Il n'existait qu'un type d'emploi pour quelqu'un doté du talent magique de Leon et aucun de nous n'aurait envie de le voir faire ce job. Pour l'heure, seul Bug – l'expert en surveillance de Rogan –, ma mère et moi savions de quoi il était capable. La seule raison pour laquelle j'avais prévenu ma mère était que ses capacités finiraient par éclater au grand jour et que si je n'étais pas dans le coin quelqu'un d'autre devrait gérer le problème. Tôt ou tard, il faudrait que j'aie une discussion sérieuse avec Leon.

Ma mère avait pris place à l'autre extrémité de la table. Elle avait autrefois été soldat mais sa carrière dans l'armée l'avait laissée avec une claudication permanente. Son physique s'était à présent adouci, ses cheveux bruns tressés roulés en chignon sur sa nuque. Elle avait les mêmes yeux marron que moi. Quand mon père était tombé malade, puis après son

décès, c'était elle qui nous avait maintenus unis. Je commençais tout juste à comprendre combien il lui en avait coûté.

À côté d'elle se trouvait grand-mère Frida. L'un de mes plus anciens souvenirs était d'avoir joué aux petites voitures par terre dans le garage tandis que grand-mère Frida, qui avait encore du blond dans les cheveux à l'époque, chantonnait doucement en travaillant sur un énorme véhicule. La plupart des gens associaient les effluves de carburant et de caoutchouc au mot « mécanicien ». Pour ma part, je pensais « grand-mère ».

C'était ma famille.

Je les aimais tous tellement. Je devais tout faire pour assurer leur sécurité. C'était un Noël que nous ne risquerions pas d'oublier.

— Victoria Tremaine sait qui nous sommes, annonçai-je.

Les mots firent l'effet d'autant de briques retombant au milieu de la table. Arabella pâlit. Catalina se mordit la lèvre. Bern s'immobilisa. Leon, guère au fait de la situation, fronça les sourcils devant les expressions pincées des autres. Personne ne dit rien.

Peu de gens disposaient de mes pouvoirs de recherche-vérité. On ne comptait que trois maisons de recherche-vérité aux États-Unis. La maison Tremaine était la plus petite et la plus crainte. Elle ne comptait qu'un unique membre, Victoria Tremaine. Et celle-ci s'apprêtait à nous tomber dessus.

— Tu en es sûre ? finit par demander ma mère.

— Elle a tenté de racheter notre prêt immobilier. Ma mère lâcha un juron.

— Je croyais que c'était à la maison Montgomery qu'on remboursait le prêt, dit Leon.

— La maison Montgomery est propriétaire du prêt pour notre agence, expliqua patiemment Bernard.

Mais l'hypothèque sur l'entrepôt était détenue par une banque privée jusqu'à ce que Rogan la rachète.

— Pour que tout le monde comprenne de quoi on parle, dis-je avant qu'ils puissent se lancer dans une digression, papa était le seul enfant de Victoria. Il est né sans pouvoir magique et elle l'a détesté pour ça. Il s'est enfui après le lycée, a rencontré maman et a mené une vie discrète, si bien qu'elle n'a jamais retrouvé sa trace. Mais aujourd'hui elle sait. Elle est l'unique membre de sa maison. À sa mort, la maison Tremaine mourra avec elle.

— Pourquoi j'étais pas au courant ? demanda Leon. Je suis le seul ? Vous le saviez et vous ne m'avez rien dit ?

— L'important, dis-je en levant la main, c'est que Victoria Tremaine a désespérément besoin de nous. Elle est la seule Majeure survivante de sa maison.

— Une maison qui représente tout pour elle, dit Bern à mi-voix. Elle a besoin que les filles et toi soyez reconnues comme des Majeures pour pouvoir maintenir sa dynastie en vie.

— Question ! s'exclama Leon. Si elle est la seule Majeure, comment peut-elle encore avoir une maison ?

— Chaque fois qu'un nouveau Majeur est enregistré, le bureau des Archives des maisons vérifie que la famille comprend deux Majeurs, dit Catalina. S'il existe deux Majeurs toujours en vie, la famille est de nouveau certifiée en tant que maison. Mais ils ne retirent pas ce titre avant le décès du dernier Majeur en vie au moment de la dernière certification.

Ma sœur s'était penchée de près sur le fonctionnement des maisons.

— Vous savez de quoi je suis capable, dis-je.

J'étais capable de beaucoup. Ma capacité à détecter un mensonge n'était que le moindre de mes

talents. Je pouvais briser un esprit humain comme une coquille de noix et en extraire toutes les informations dont j'avais besoin. Et rien ne m'obligeait à laisser l'esprit en question intact.

— Victoria est capable des mêmes choses et bien plus encore, et elle le fait mieux que moi. Je commence tout juste à explorer l'étendue de mes pouvoirs. Elle a été entraînée à employer la magie depuis qu'elle est en âge de tenir une craie. Elle a le pouvoir, la fortune et les ressources humaines dont nous manquons. Elle fera tout pour me mettre sous sa coupe, ainsi que Catalina, dans le meilleur des cas.

Grand-mère Frida se plaqua une main sur la bouche.

Bernard demeurait en général calme et posé, tel un roc au milieu de la tempête. Mais je lisais à présent la peur dans son regard.

— Elle pourrait accomplir beaucoup de choses avec le pouvoir de Catalina.

Des choses terribles, innommables, en totale contradiction avec la nature douce et prévenante de ma sœur.

— Et si la magie d'Arabella est découverte...

Je ne terminai pas ma phrase. Je n'avais même pas envie d'y songer. Ils l'enfermeraient et la maintiendraient sous sédatifs pour le restant de ses jours. Elle ne reverrait plus jamais le soleil. Elle ne rirait plus jamais, n'aimerait plus jamais, ne vivrait plus jamais.

Non, je ne laisserais pas mes sœurs tomber entre les griffes de ma grand-mère paternelle.

Catalina se pencha en avant, une lueur de défi dans le regard.

— Qu'est-ce qu'on peut faire ? demanda-t-elle.

Je lançai un coup d'œil vers ma mère. Elle restait assise, immobile, une expression sinistre sur le visage.

— On peut se soumettre, dis-je. Ce qui pour toi et moi signifierait probablement obéir à toutes les demandes de Victoria. Nous devrions abandonner notre agence.

Catalina fit la grimace. Nos parents avaient fondé l'agence d'investigation Baylor et j'avais passé plusieurs années à en développer les activités. Ce n'était pas une simple entreprise, c'était le futur et le noyau même de notre famille.

Je poursuivis à contrecœur :

— Nous ne verrions sans doute plus maman, grand-mère Frida, Bern ou Leon pendant un moment.

Ce qui me valut un regard d'horreur pure.

— Nous devrions lui obéir et faire tout ce qu'elle voudra. Je mènerais des interrogatoires et lobotomiserai des gens.

Je m'exprimais d'une voix neutre. Ce n'était pas le moment d'ajouter mon émotion à celles qui les étreignaient déjà.

— Puis Victoria finira par mourir. Elle est âgée.

La remarque pas du tout morbide. Non, vraiment pas.

— Et nous hériterions de la maison Tremaine, terminai-je.

— Dans combien de temps ? demanda Leon.

— Aucune idée. C'est une septuagénaire. Dix ans, peut-être vingt.

— Je vais prendre la porte numéro deux, merci ! annonça Arabella.

— Je suis d'accord, dit Bern. On ne peut pas faire ça.

— Ou alors on peut se battre, dis-je. Victoria a plus d'argent, plus d'hommes à son service, plus de moyens en général.

— Mais Rogan nous aiderait, non ? s'enquit Arabella.

J'eus du mal à trouver les bons mots.

— Oui. Mais on ne pourra pas toujours se reposer sur Rogan.

À proprement parler, c'était un mensonge. Rogan aurait remué ciel et terre pour m'aider.

— On ne *devrait* pas toujours se reposer sur Rogan, corrigea ma mère.

Tous se tournèrent vers elle.

— Ce n'est pas son problème, ajouta-t-elle. C'est le nôtre.

— Si nous laissons Rogan nous sauver, nous lui serons redevables, dis-je. Nous serons perçus comme ses vassaux. Nous bénéficierons de ses ressources mais nous hériterons également de ses ennemis, dont certains sont très puissants.

— Et si ta relation avec Rogan bat un jour de l'aile, les choses se compliqueront, dit Bern.

— Oui.

— Donc on ne veut pas abandonner et on n'a pas les moyens d'affronter la grand-mère maléfique. Il y a une troisième option ? demanda Arabella.

— Oui. Nous pouvons former une maison.

Mes sœurs et mes cousins me dévisagèrent. J'avais déjà évoqué cette possibilité par le passé, mais à l'époque nous étions légèrement occupés à tenter de résoudre un meurtre et à rester en vie, entre autres.

— Waouh ! souffla Leon, visiblement surpris.

— Non, dit ma mère. Il doit y avoir une autre solution.

Je me radossai sur mon siège.

— Former une maison nous conférerait une immunité provisoire face à toutes les attaques issues d'autres maisons durant trois ans. Ce qui est suffisamment long pour poser des fondations solides.

— Victoria respecterait cette règle ? s'enquit Catalina.

— Rogan dit que oui. Il est dans l'intérêt de tous de protéger les maisons émergentes, sans quoi la consanguinité deviendrait un réel danger. Il s'agit apparemment de l'une des règles que les Majeurs n'enfreindront en aucune circonstance. Cela nous laisserait le temps de consolider nos bases, de former des alliances et tous ces trucs que font les maisons.

— Tu n'es pas sérieuse ! rétorqua ma mère.

— Mais si.

— Cette femme est un monstre ! Elle n'obéira à aucune règle. Ne me dis pas que tu es à ce point naïve, Nevada.

Je soutins le regard de ma mère.

— Oui, elle pourra toujours décider de nous attaquer. Mais elle devra le faire sans qu'on puisse remonter jusqu'à elle. Former une maison compliquera nettement toute tentative d'agression contre nous.

Et une fois devenus une maison, nous pourrions établir des alliances avec d'autres, d'égal à égal.

— Tu leur farcis la tête de visions de notre famille devenant une maison. Pourquoi ne leur dis-tu pas à quoi ça ressemble vraiment ? Parle-leur de Baranovsky.

— Maman a raison, dis-je. Les maisons sont impitoyables. Vous vous souvenez du gala de charité auquel je suis allée dans la robe noire ? Un événement très sélect. L'hôte des lieux, Gabriel Baranovsky, buvait du champagne au sommet de l'escalier de la salle de bal. David Howling a gelé

le vin dans sa trachée. Il en a fait une lame qui lui a tranché la gorge de l'intérieur.

— Classe, commenta Leon.

Nos regards convergèrent vers lui.

— C'est élégant, dit-il. La glace fond et ça ne laisse aucune preuve. Ni empreintes ni arme du crime, rien du tout.

Il fallait que je lui parle de sa magie. On n'y couperait pas. C'était ainsi que fonctionnait son esprit et il était impossible de lui reprogrammer le cerveau. Peut-être aurais-je dû saisir l'occasion et aborder la question...

Ma mère se racla la gorge et me décocha un regard d'avertissement. Était-elle soudain devenue télépathe ?

— Quand Baranovsky s'est étouffé avec son sang et a dévalé l'escalier, personne n'est venu à son aide, racontai-je. Personne n'a crié. Des centaines de Majeurs ont tourné les talons et se sont tranquillement dirigés vers la sortie parce que tous les accès au manoir allaient être bloqués et qu'ils n'avaient pas envie de perdre un peu de leur précieux temps.

Je leur laissai un moment pour prendre la mesure de la chose.

— Les Majeurs se ficheront que vous soyez jeunes. Ils ne feront preuve d'aucune clémence. Ils tenteront de se servir de nous, de nous manipuler ou de nous détruire. Même si vous vous trouviez en plein cœur de l'Assemblée face à un Majeur invoquant une meute de loups pour vous réduire en pièces, je ne suis pas certaine que quiconque vous aiderait. Voilà à quoi ressemblerait notre nouvelle vie.

Ils avaient la mine sombre. J'étais en train de les perdre. Je m'étais attendue à ce que ma mère ne soit pas de mon côté mais je devais au moins convaincre mes sœurs.

— Mais si nous choisissons cette voie, nous pourrions gagner en force pendant trois ans, dis-je. Victoria s'apprête à nous attaquer maintenant. Tout de suite. Elle est déjà en ville. La seule raison pour laquelle elle n'est pas passée à l'action est la présence des troupes de Rogan tout autour de nous. Il faudrait qu'elle traverse leurs rangs et elle n'a pas envie d'entrer en guerre avec la maison Rogan si elle peut l'éviter.

— Faites vos bagages, dit ma mère. Vous partez, tous les cinq.

Arabella la dévisagea sans comprendre.

— Mais, maman, on peut pas partir comme ça !

— C'est hors de question, dis-je.

Je savais qu'elle réagirait ainsi.

— Je ne vais pas arrêter l'université, ajouta Bern.

— On ne va pas vous laisser ! s'exclama Catalina d'une voix aiguë. Pas question qu'on vous abandonne, toi et grand-mère !

— Vous m'avez très bien entendue, rétorqua ma mère, inflexible.

— Où ça ? demanda grand-mère Frida d'une voix qui manqua se briser.

Ma mère se tourna vers elle.

— Où voudrais-tu les envoyer pour que cette garce ne les retrouve pas, Penelope ? reprit ma grand-mère. Elle sait à quoi ils ressemblent. Elle connaît leurs noms et sans doute leur numéro de sécurité sociale. Elle est capable d'arracher la vérité à tous ceux qu'elle croise. Dans quel recoin de la planète espères-tu trouver un lieu que son argent et son pouvoir ne lui permettront pas d'atteindre ?

— Maman... dit ma grand-mère à mi-voix, visiblement abasourdie.

— Je t'ai dit il y a vingt-six ans que si tu l'épousais, tu en paieras le prix. Je t'ai dit de couper les

ponts. Tu n'as pas voulu m'écouter. Tu as élevé ces enfants en leur enseignant à se battre. Ne t'attends pas aujourd'hui à ce qu'ils plient bagage et s'enfuient la queue entre les jambes.

— Les filles feront ce que je leur dirai de faire, gronda ma mère. Je suis leur mère.

Grand-mère Frida la dévisagea, les yeux étrécis.

— Ah. Et tu trouves que ça a marché dans mon cas ?

Ma mère ouvrit la bouche... et la referma sans mot dire.

— Ça implique quoi de former une maison ? me demanda Catalina.

— Au moins deux d'entre nous devront passer les épreuves d'évaluation et être classées Majeures, répondis-je. Toi et moi, sans doute.

Ma sœur fronça les sourcils.

— Et si je ne corresponds pas aux critères ?

— Je veux bien le faire ! annonça Arabella.

— Non, répondit tout le monde à l'unisson.

— Pourquoi pas ?

— Tu sais très bien pourquoi, répondit ma mère. Ne m'oblige pas à ressortir ce fichu documentaire.

Ma sœur prit une profonde inspiration. *Aïe*.

— Je ne vais pas passer ma vie à me cacher, trépigna-t-elle. Personne ne verra jamais ce dont je suis capable !

Elle écrasa son petit poing sur la table.

— Je vais me faire reconnaître en tant que Majeure.

Le visage de ma mère me fit comprendre que j'avais intérêt à régler rapidement le problème, sans quoi elle exploserait et tenterait de nouveau d'envoyer tout le monde en exil.

— Tu es capable de contrôler ta magie, dis-je.

— Exactement ! répondit Arabella.

— On le sait tous, mais pas les autres. Les gens ont peur parce que la dernière personne dotée du même pouvoir que toi est devenue folle. Le seul moyen pour qu'ils t'acceptent serait que nous fassions tous la démonstration que tu as la parfaite maîtrise de tes capacités et que nous, en tant que famille, avons la parfaite maîtrise de ta personne. Ça prendra du temps. Si tu nous donnes ces trois ans, nous serons établis en tant que maison à la fin de cette période. Tu auras alors dix-huit ans et tu pourras passer les épreuves d'évaluation.

— Nevada ! s'étrangla ma mère.

— Mais cela signifie aussi que durant les trois années qui viennent nous serons tous sous le feu des projecteurs, repris-je. Et que tu devras cesser d'agir comme une sale gamine impulsive.

— Ouais ! surenchérit Catalina. Plus de crises de colère, plus de hurlements, plus de coups de poing ou de provoc à la con sur Twitter.

Arabella croisa les bras sur sa poitrine.

— Très bien. Mais promets-moi ! Tu me jures là tout de suite que si je me tiens bien j'irai me faire reconnaître dans trois ans ?

— Juré, dis-je.

Ma mère cogna du poing sur la table.

— On sait d'où Arabella tient ça, fit observer Bern.

— Tu vois une autre option ? demanda grand-mère Frida à ma mère.

— L'option où elle ne sera pas mise en cage et sous sédatifs pour le restant de ses jours, gronda ma mère.

— Il y a d'autres formalités, poursuivis-je. Tous ceux qui passeront les épreuves devront se soumettre à un prélèvement d'ADN afin de s'assurer que nous sommes bien liés par le sang. Nous devons remplir un dossier, ils fixeront une date pour les épreuves

et, si nous répondons aux critères, nous deviendrons une maison.

— C'est tout ? demanda Leon.

— Oui.

Je posai la main sur la pile de documents.

— Si nous décidons de tenter le coup, il faudra aller jusqu'au bout. Impossible de faire marche arrière.

— Et si on échoue ? s'enquit Catalina. On aura l'air d'idiotes qui se prenaient pour des Majeures. Personne ne voudra plus faire affaire avec nous.

— On sera reçues, affirmai-je. Je suis une Majeure et toi aussi.

— Si ça se trouve, ils ne connaîtront même pas ma magie, insista-t-elle. Et si j'affecte les gens de manière permanente ? Et si... ?

— Oh, la ferme ! lança Arabella. Tu as forcé une armée de tueurs à gages à s'asseoir par terre pour écouter ton histoire comme des gamins de maternelle. Et ils s'en sont tous très bien remis.

— Je voudrais m'enregistrer aussi, dit Bern. Peut-être pas en tant que Majeur mais j'avais dix ans la dernière fois que j'ai fait des tests. Je suis devenu plus fort depuis.

Leon s'affala de manière théâtrale contre le dossier de sa chaise.

— C'est ça, retournez le couteau dans la plaie avec tous vos pouvoirs. Moi, j'ai plus qu'à rester assis là comme le pauvre mec sans magie que je suis.

J'ouvris la bouche et la refermai aussitôt. Ce n'était pas le moment de lui annoncer ce que je savais.

— Il doit forcément y avoir un autre moyen, Nevada, dit ma mère.

— Si c'est le cas, je ne le connais pas, répondis-je. Et Rogan non plus. Si j'avais trouvé une autre solution, je l'appliquerais, maman. Tu peux me croire.

Mais c'est la seule façon d'assurer notre sécurité à tous.

— Si nous faisons ce que tu proposes, nous ne serons plus jamais en sécurité, répliqua ma mère.

— Les choses ne seront plus jamais les mêmes si nous poursuivons ce projet.

Ce n'était pas vraiment une réponse à ce qu'elle venait de dire mais je devais aller de l'avant.

— Raison pour laquelle, poursuivis-je, nous devons voter en tant que famille. Nous partagerons tous la responsabilité de cette décision. Une fois qu'elle sera prise, personne ne pourra se plaindre et nous devons tous travailler de concert. Quelqu'un veut ajouter quelque chose ?

Silence.

— Levez la main ceux qui sont favorables à la formation d'une maison.

Je levai la main, imitée par Bern, Arabella, Leon et grand-mère.

— Levez la main, ceux qui veulent qu'on s'enfuit et qu'on se cache.

Ma mère leva la main.

Je lançai un regard interrogateur à Catalina.

— Je m'abstiens, dit-elle.

— Tu ne peux pas t'abstenir ! s'agaça Arabella. Pour une fois dans ta vie, prends une décision !

Catalina prit une profonde inspiration.

— Je vote pour la maison, dit-elle.

— Idiots, souffla ma mère. J'ai élevé une bande d'idiots.

— Mais on reste tes idiots préférés, tante Penelope, répondit Leon.

Je sortis les papiers parsemés de petits marqueurs autocollants colorés indiquant les endroits où il fallait signer.

— J'aurai besoin de votre signature à tous.

— Attends ! s'exclama ma grand-mère en sortant son téléphone. Il faut prendre une photo pour la postérité.

Tous se rassemblèrent autour de moi pour entrer dans le cadre. Grand-mère Frida enclencha le retardateur et l'appareil prit une photo centrée sur moi, un stylo à la main et les formulaires posés devant moi. Un frisson glacé me transperça le ventre.

Je les aimais tant. J'espérais avoir pris la bonne décision.

Les Archives des maisons occupaient une petite tour de verre noir sur la grande route d'Old Spanish Trail, en face du bureau du service de l'état civil. L'immeuble, asymétrique et granité avec un profil bizarre, semblait incliné en arrière. Quand Rogan engagea sa Range Rover gris acier sur le parking, je pus voir la façade avant. Elle avait la forme d'une plume d'oie.

Le soleil couchant se reflétait sur le verre sombre. Seule une poignée de voitures demeurait sur le parking.

— Tu es sûr qu'il sera là ? demandai-je.

— Oui.

— C'est Noël.

Rogan se tourna vers moi.

— Il sera là, affirma-t-il, parce que je l'ai appelé pour le lui demander.

Je me cramponnai à ma pochette avec assez de force pour faire blanchir les articulations de mes doigts. *Dernière chance de changer d'avis.*

Rogan leva le bras vers moi et sa magie m'enveloppa. Il me prit la main et la tint au creux de la sienne.

— Tu préfères que je fasse demi-tour ? demandai-t-il.

— Non, dis-je en déglutissant difficilement. Allons-y.

Une fois sortis de voiture, nous nous dirigeâmes vers la porte. Celle-ci s'ouvrit dans un murmure pour nous donner accès à un hall d'entrée moderne. Les murs étaient gainés de granit noir et de fines lignes dorées traçaient un cercle magique sur le sol au centre du hall. Un garde assis derrière son bureau nous dévisagea puis inclina la tête. Rogan me guida vers les ascenseurs situés derrière le vigile.

Le dossier me paraissait incroyablement lourd. Tous mes doutes ressurgirent en force, refusant de lâcher prise.

— J'ai raison de faire ça ?

— Tu fais la seule chose logique pour garantir la sécurité de ta famille.

— Et si je ne réponds pas aux critères ?

— Tu as remporté un duel psychique avec Olivia Charles, une Majeure marionnettiste, me rappela-t-il d'une voix assurée. Ne t'inquiète pas pour ça.

— Merci de m'accompagner.

Il ne répondit pas. Il m'avait clairement indiqué par le passé qu'il s'attendait à me voir le quitter à la minute où notre famille deviendrait une maison. Il ne pensait pas que nos magies soient compatibles. Si nous avions des enfants, ceux-ci ne seraient peut-être même pas des Majeurs. Il voyait ce moment comme le début de la fin pour nous et pourtant il était venu. Il était aussi complètement fou de penser que je puisse l'abandonner. Il était à moi. C'était *mon* Connor.

L'ascenseur arrivé à destination, nous nous avançâmes dans un couloir où s'alignait une dizaine de portes, toutes fermées. Tout au bout du couloir, une double porte était restée ouverte. Rogan me guida jusqu'à l'immense salle circulaire sur laquelle elle





12047

*Composition*  
FACOMPO

*Achevé d'imprimer en Italie*  
par GRAFICA VENETA  
le 6 novembre 2017.

Dépôt légal : décembre 2017.  
EAN 9782290141465  
OTP L21EPSN001216N001

ÉDITIONS J'AI LU  
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

*Diffusion France et étranger : Flammarion*